Document generated on 06/04/2025 7:04 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

De Christophe Colomb à Neil Armstrong, ou Icare en Utopie

Jocelyn Philibert

Number 12, February–March 1984

Utopies : la chute libre

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21459ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Philibert, J. (1984). De Christophe Colomb à Neil Armstrong, ou Icare en Utopie. *Nuit blanche*, (12), 41–42.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

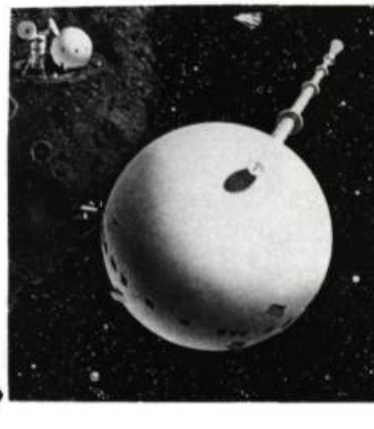
de Christophe Colomb à Neil Armstrong[1] ou Icare en utopie

Lieu de nulle part, l'utopie, toujours tiraillée entre la liberté et l'égalité, entre le rêve et la planification, entre ses îles et la planète, devient souvent le lieu des paradoxes.

L'utopie est d'abord une île lointaine. Mystérieuse, pure et voluptueuse. Tout y est possible. C'est là que sera construite la société idéale. Christophe Colomb ne cherchait ni l'Inde, ni l'Amérique mais la terre promise, le paradis terrestre. Tous les explorateurs avant lui avaient ce projet en tête. Tous ceux qui l'ont suivi aussi. Et ils ont pris des notes. Ils ont parfois cru avoir trouvé ce qu'ils cherchaient. Cabet, Campanella, More, Fourier et les autres se sont inspirés de leurs récits pour fonder leur utopie. Les explorateurs d'aujourd'hui vont dans l'espace. Cet espace est peuplé d'îles imaginaires. C'est là que seront construites les cités idéales. On en rêve, du moins, pour l'instant.

Les Américains par exemple projettent de fonder une colonie spatiale qui se trouvera à une distance «idéale» du soleil, de façon à tirer toute l'énergie nécessaire à son bon fonctionnement. La colonie vivra en autarcie, comme toute cité utopique. Le laboratoire spatial n'est que l'embryon de ce projet ambitieux. Cette île sera construite de toutes pièces. Ce sera une sorte de bulle (les utopistes sont fascinés par la bulle, symbole d'un monde harmonieux, fermé sur lui-même). Il s'agira d'une sorte de jardin suspendu où nature et culture se marieront étroitement. Les habitants de cette cité seront heureux.

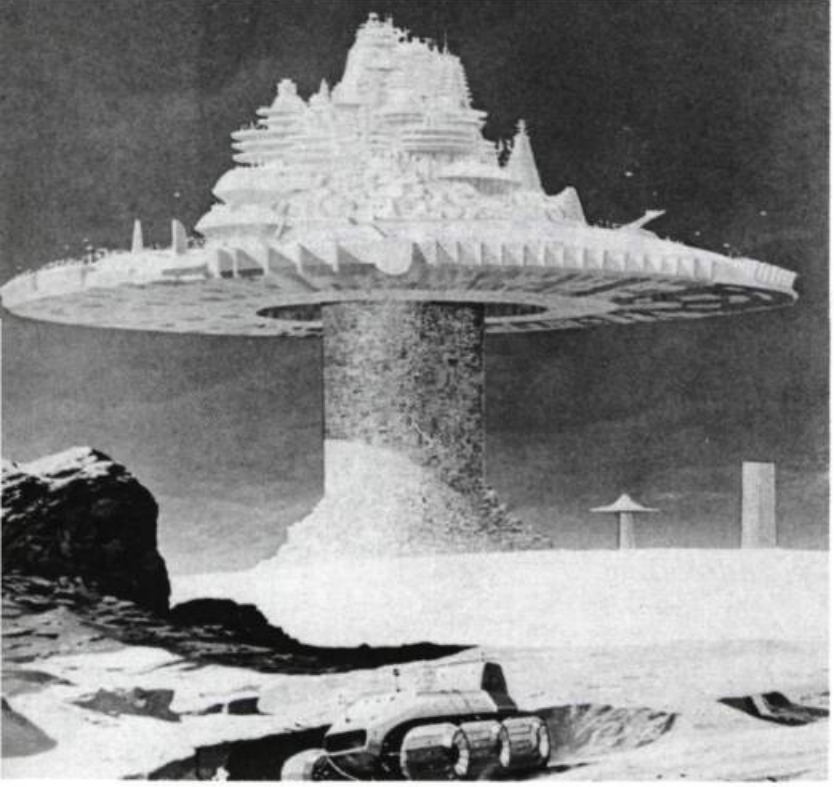
Pourquoi ne pas songer plutôt à coloniser une autre planète? Ce serait, dit-on, agir comme un animal qui vit dans un trou (la terre), qui s'amène un jour en surface, où existe un monde lumineux et luxuriant, et qui découvre ensuite un autre trou où il plonge aussitôt pour retourner vivre sous terre.



Architecture et utopie

De tout temps, architecture et utopie ont été étroitement liées. «Donnez-moi une cité bien construite

1. Neil Armstrong fut le premier homme à marcher sur la Lune.



et je vous ferai des hommes égaux et une société parfaite», disent les utopistes dont parle Gilles Lapouge dans son essai *Utopie et civilisations*. Ils sont d'abord les architectes d'un monde imaginaire. Ils dressent les plans de villes qui sont des merveilles de symétrie et d'équilibre (on pense à un échiquier, parfois à une agréable ville de banlieue) où tout n'est qu'ordre et beauté. Les utopistes rejettent du même souffle la ville traditionnelle, archaïque, sécrétée par l'environnement terrestre. La courbe, les pentes vives, les collines et les vallons, la rivière et le torrent forgent cette ville aux rues torves et sombres, à l'image des hommes qui y circulent.

Maintenant, devenons astronautes pour quelques instants. Que nous soyons utopistes ou non. Nous verrons que d'en haut, la planète Terre apparaît comme une sorte de cité antique. L'espace est ce lieu idéal où l'esprit peut imaginer sans contrainte. L'espace est transformant. On y a une autre vision des choses. Et des êtres.

Les êtres sont programmés, comme on dit, pour fonctionner dans un réseau de relations nord-sud, est-ouest, bas-haut, centre-périphérie. C'est normal, les enfants ressemblent à leur mère. Ils sont les produits de leur environnement.

Les enfants de l'espace seront différents. Dans l'espace, il n'y a ni nord, ni sud, ni haut, ni bas. Ni Orient, ni Occident. Tout est en mouvement. Tout est relatif à tout. Rien n'est fixe. Il n'y a aucun point de repère immobile. La planète Terre — puisque vous y tenez — n'est plus qu'un point mouvant et précaire. Un fragile pied-à-terre. Il n'y a même plus d'avant ni d'arrière puisque l'espace est courbe (si, si, c'est prouvé). À la limite, l'avant rejoint l'arrière. L'espace bouleverse de fond en comble notre cerveau, notre antique cerveau, vieux comme la Terre. Qui divise tout en deux. Dans l'espace, rien de tout ça. Dans l'espace, la dualité propre au cerveau humain éclate. Comme l'esprit des explorateurs d'antan éclata lorsqu'ils découvrirent que la Terre était ronde (on avait beau leur dire...) et qu'il existait un ailleurs peut-être meilleur (début du principe utopie). Lorsqu'ils rentrèrent au bercail, ils n'étaient plus tout à fait des Européens ou des Méditerranéens. Ils commençaient à devenir les citoyens d'un nouveau monde. Un astronaute qui revient sur terre n'est plus tout à fait un être humain. Il est déjà un peu un extraterrestre.

C'est très intéressant, direz-vous, mais quel rapport avec l'utopie? Attendez voir.

La fin du paradoxe, l'ultime utopie

Libéré de cet esprit qui tranche tout en deux, l'homme espérera la fin du paradoxe. Quel paradoxe? Celui que contient toute utopie — et qui la rend détestable en soi. Car, si l'utopie entend faire le bonheur des citoyens, éliminant erreurs, désordres, injustices, inégalités, souffrances et accrocs, elle chasse aussi le hasard, la diversité, la spontanéité, la démesure. (Apollon est roi en Utopie. Si Dionysos est invité, on le surveille de près et on le congédie avant minuit.)

L'utopiste vénère la nature et l'appelle dans son île mais, en même temps, il craint ses soubresauts, ses écarts et ses surprises. Il veut tout contrôler, classifier, enregistrer, programmer, informatiser. Tôt ou tard, la cité se métamorphose en un univers mécanique, déshumanisé, désertique. Au départ, on s'était dit qu'on ferait peu de lois et qu'elles seraient justes et bonnes, efficaces. On se retrouve avec un service d'ordre à grosses bottes. L'utopie devient kakitopie ou cacatopie, comme disent certains. C'est selon — ou les deux à la fois. Bonjour, monsieur Orwell.

Si bien que l'utopiste qui ne se prend pas trop au sérieux en vient toujours à espérer que son projet ne se réalisera pas. Malheureusement, ce n'est pas toujours le cas. On l'a vu. Il sait que le célèbre mot d'ordre, «L'utopie ou la mort», peut aussi vouloir dire que l'utopie est synonyme de mort... Alors il est indécis. On lui demande: ça vient ou ça ne vient pas? Il finit par répondre que c'est le paradis *et* l'enfer, cette histoire... Voyez-vous ça! C'est donc ça le paradoxe dont vous parliez plus haut?... Plus haut! Vous avez parfaitement compris. Toujours plus haut. Comme Icare en Utopie. ■

Jocelyn Philibert

Gilles Lapouge, *Utopie et civilisations*, Flammarion, coll. Champs, 1978.

Roger Mucchielli, *Le mythe de la cité idéale*, PUF, 1960.

Pierre-François Moreau, *Le récit utopique*, PUF, 1982.